

*À Jean-Jacques Rousseau,
l'un des tout premiers écrivains
à écrire une autobiographie,
Les Confessions.*

Mon texte, mis au féminin, suit plus ou moins son exemple.

POURQUOI

– Ah non, Marguerite, vraiment, tu te tracasses pour rien. Pourquoi faut-il tout à coup proclamer que nous avons souffert de cette vie... comment dirais-je...

mouvementée que tu nous as fait mener ?

– Je vous ai fait vivre dans six pays, sur trois continents. Toi, tu aimais...

– On a vu du pays.

– Disons-le carrément :

À un moment, je vous ai abandonnés. Laissés. Et vous étiez petits.

– Nous avons survécu.

– Un an et demi. Nous sommes restés séparés pendant un an et demi.

– C'est vrai. Mais, toi, une mauvaise mère ?

– Michel, laisse-moi parler, que je te le dise, que je te le montre, tu verras que j'ai raison, ne m'interromps pas, j'ai besoin de confesser mes erreurs, mes regrets, d'y regarder de près, il faut que je passe par cette porte étroite, je te jure qu'après on n'en parlera plus. Je sais, vous voulez croire que la vie est toujours plaisante, les familles nucléaires, comme on dit, heureuses, les

- enfants intelligents, et en bonne santé, le monde, presque parfait... et toutes les mères, bonnes...
- Ralentis un peu, s'il te plaît!
 - Comment pouvez-vous croire des choses pareilles alors que vous savez très bien qu'il n'en est pas toujours ainsi?
 - Que veux-tu que je te dise? Martin s'en est bien tiré, il n'a pas l'air souffrant, la petite non plus, ni moi d'ailleurs. On ne te reproche rien.
 - Encore une chance...
 - On te respecte.
 - Je le sais. Mais moi, je me reproche mes erreurs.
 - Tout le monde en fait.
 - Sans doute. Mais les erreurs d'une mère... À un moment, je vous ai quittés.
 - Écoute, maman... À ton âge...
 - Justement. Avant de fermer les yeux pour de bon, comme on dit, il faut que...
 - Que quoi? Que tu te tourmentes?
 - Que je fasse le bilan, le vrai, sans aucun embellissement.
 - Pour quoi faire?
 - Pour que tout soit un peu plus clair.
 - Enfin, tu ne nous as pas tenaillés!
 - Juste négligés, brimés, voire ignorés parfois... Martin surtout...
 - Pourquoi?
 - Il était plus difficile...
 - Que moi? Vraiment?
 - Oui. Mais peu importe.
 - Ça parle de quoi, précisément?
 - Ça commence avec Martin, conçu en 1945, année

d'un printemps splendide, Hitler est mort, la guerre est finie, le monde jubile, la liberté est aux portes.

– Toujours tes vieilles histoires...

– Cette fois-ci, je ne m'attarde pas à raconter des détails historiques. Il s'agit d'émotions plus ou moins floues, de faits réduits à leur plus simple expression. En choisissant toujours le plus sensible. Comme si je prenais des notes. Poésie et prose... Avec ou sans ponctuation...

– ... un exercice de style?

– Ah non!

– Une nouvelle méthode d'autotorture?

– Non plus.

– Quoi alors?

– Une sorte de quête plutôt... Comme tous mes livres. Comme beaucoup de livres.

– Quête de la transparence¹?

– Tâtonnements... Les mots qui manquent... Les mots qu'on n'a pas dits...

– Tu hésites encore?

– Écoute, mon fils, merci, mais rentre chez toi! J'ai besoin de m'y mettre. Seule!

¹ Expression créée par Jean Starobinski qui, dans *Jean-Jacques Rousseau: la transparence et l'obstacle* (1957), suit, étape par étape, la quête de la transparence où s'engage Rousseau.

*Je me suis toujours promis de ne pas mourir
sans avoir fait ce que j'ai toujours conseillé
aux autres de faire pour eux-mêmes :
une étude sincère de ma propre nature
et un examen attentif de ma propre existence.*

George Sand

DÉCISION PRISE

Automne 1943. Berlin.

J'ai huit ans quand Hitler prend le pouvoir, que mon père est destitué de toutes ses fonctions, quinze, quand la Deuxième Guerre mondiale est déclarée.

Je termine le secondaire, projette d'étudier les langues et littératures françaises alors que se ferment les portes des facultés des lettres. Obligée de faire du Service de guerre, je catalogue à longueur de journée d'innombrables radiographies de poumons d'étudiants dans un bureau de l'Université de Berlin.

Ce n'était pas drôle.

La capitale bombardée

Trois mille morts en deux nuits

les 18-19 et 22-23 novembre 1943

des incendies

des ruines

de la cendre partout

au sol

dans l'air

dans les poumons

les corps déchirés qu'on emporte

enterre

oublie
vite
je prends la fuite
continue l'inévitable *Kriegsdienst*
dans la garderie d'enfants d'un village autrichien.



Printemps 1945. Schwarzenberg, Autriche.
Finie, la guerre. La radio annonce que le *Führer* est
mort. Bon débarras.
Rentrer. Rentrer à Berlin.
Chez nous.
Trois femmes, deux enfants : ma mère, ma sœur
Christa avec ses deux petits, moi. On dit qu'il y a des
trains. Bondés de femmes retournant chez elles. Des
femmes qui raconteront leurs malheurs sans pouvoir
s'arrêter, des enfants fatigués, impatients, mal nourris,
braillant à tue-tête.
Des W.-C. aux portes mal fermées ou carrément
ouvertes, aux odeurs de vieille urine, de vomi, de
désinfectant bon marché.
S'armer de silence.
Ne pas se laisser envahir.
Se contenter d'une place dans le couloir, s'asseoir sur
sa valise.
Ma valise, ma mère, ma sœur, mon neveu, ma nièce.
Le père à Berlin.
La maison encore debout.
La famille. Une vie comme il faut.
Comme il faut ?
Expression idiomatique à redéfinir.
Car rien n'est plus comme il faut

rien n'est plus comme avant.
Il y a eu l'extermination de six millions d'êtres
humains, chosifiés, assassinés, toujours présents, face à
nos visages gris, nos yeux baissés.
La honte.
Angst, mot allemand pensé à dents serrées.
Moi, je suis lâche. J'ai vingt ans et je veux vivre. Sans
peur, sans honte, sans faim ou soif.
Tourner le dos à la misère.
Attendre.
En attendant
parler une autre langue
rire
me détacher.
Vivre avec l'amant français dans le bel appartement
réquisitionné par les forces militaires.
Il y aura d'autres trains.



L'amant français parle de Tunis, où il est né. Où il
rentrera.
Est-ce une invitation? L'Afrique du Nord, le mariage,
une porte vers la liberté?
Je me sens pousser des ailes.

OBSTACLE NATUREL

Octobre. Pas de règles. Pas une seule goutte de sang.
Des nausées. Le soir, je deviens une couche-tôt. Seins
douloureux. Je dois être enceinte.

Enceinte? Suis-je enceinte? Comme ça, tout à coup?
Nue, devant le grand miroir de la chambre à coucher,
je me mesure. De face, de côté. Le ventre légèrement
flasque. Toujours le même? Oui? Non! Ma vie est
autre. Je suis autre. Chargée d'un ventre qui semble
peser.

Le rêve ailé d'hier, qu'est-il devenu?

Je ne suis plus celle qui va. Je fais partie d'un nous qui
allons... Allons où, allons faire quoi?

Un enfant... Est-ce que j'en veux? L'homme, l'amant,
en veut-il?

En faisant l'amour, avons-nous réfléchi, ne serait-ce
qu'un moment?

En avons-nous parlé seulement?

Suis-je vraiment *tombée* enceinte?

Un enfant. Ne devrais-je pas être heureuse?

Impatiente de l'accueillir? De le voir? De le toucher?

Un nom... Une image... Erika... Cousine lointaine.

Secret de famille. Elle se serait *débarrassée* d'un enfant.

Assistée d'un médecin. Aurait pleuré après, sur la
plage de la mer Baltique. L'enfant enterré... Les
larmes dans le sable...

Enfant fortuit, accidentel, enfant du hasard.

Inattendu.

Un médecin, il me faut un médecin, il faut que je
sache. Qu'il me dise si je suis vraiment enceinte.

– Il n'y a pas de doute, madame.

Ne suis-je pas trop jeune pour qu'on m'appelle ainsi ?

Je m'attends à ce qu'il me conseille, cet homme en
blanc. Voie ma question dans mes yeux.

Finalement il me dit que l'on pourrait procéder à un
avortement, oui, peut-être, par ces temps difficiles...

Mais, comme c'est illégal, le curetage se ferait sans
anesthésie...

– Vous comprenez, si jamais il y avait une
complication... Il y aurait donc de pénibles douleurs.

Dis-moi, médecin, ferais-tu cela à ta femme ?

Ma question le confond.

– Ah non, jamais, jamais, jamais !

J'ai peur du couteau dans ma chair. La mienne, pas
celle de l'enfant.

Me remets debout. Remets ma culotte. Mes
chaussures.

Tant pis, l'enfant du hasard deviendra mon enfant.

Je me débrouillerai.

NOCES

C'est le mois de janvier, la mer est mauvaise.
Le bateau tangue, tout vacille autour de moi, je vomis, à droite, à gauche, dans ma couchette, sur mes vêtements, dans la toilette, par-dessus bord, je rends ce que j'ai dans l'estomac, je rends tout, jusqu'à la dernière goutte, et ça recommence encore. Est-ce parce que je suis enceinte ou parce que j'ai le mal de mer, est-ce la peur de ce que j'entreprends? Peu importe, jamais je n'oublierai cette traversée misérable d'une grise Méditerranée hiémale. N'aurait-elle pas dû être bleue, cette mer? Moi, heureuse?
La ville.
Tunis.
Pourquoi l'air est-il si immobile, si gris?
Où est donc le soleil?
L'amant fait publier les bans par le bureau de l'État civil de la mairie. À la connaissance de tous. La coutume l'exige. La loi. Le monde a dix jours pour protester. Le monde? Qui aurait une raison, un mot à dire, un conseil à donner? Personne.

Je suis l'inconnue dans l'inconnu, je dirai oui, signerai
un document, porterai un autre nom.
L'amant aussi a changé. Il n'est plus le fier conquérant,
le joyeux libérateur de mon pays, il est redevenu le
fonctionnaire de son passé d'avant-guerre.
Faut-il que je l'épouse ?
C'est en montant les quelques marches menant à la
porte de la mairie que je saisis mon erreur.
Me marier ?
Partager ma vie, jour et nuit, avec un autre ?
Pour un enfant ?
Proteste, Marguerite, crie *halte*, déclare que tu ne
te marieras pas ! Pas aujourd'hui, pas avec lui, tout
enceinte que tu es, non, que tu ne veux pas te marier...
Tu es forte, tu vas t'en tirer toute seule... Dis à
l'homme et à ses deux témoins qu'il faut rebrousser
chemin, prendre un verre quelque part, là, dans ce bar,
au coin de la rue, discuter calmement. Grignoter des
graines de soleil...
Je franchis la porte.
Ai-je le droit de priver cet enfant de son père ?
Est-ce là une question sentimentale ?
Qui me donnera une réponse ?
L'enfant ne peut se prononcer.
Qui comprend le langage des coups de poing ou de
pied contre les murs de l'utérus ?
Quelques secondes durant
loin de ma famille
de tous ceux que je connais vraiment
seule
enceinte

forcée de par ma nature et mes actes d'abriter un
enfant en devenir
je suis confuse.
Que ferait l'officier de l'état civil de son heure tout à
coup libre dans son bureau sans éclat où la secrétaire
placera peut-être un bouquet d'anémones bleu, blanc
et rouge pour égayer la cérémonie?
Et moi, que ferais-je?
La mer, l'Europe, Berlin...
J'en ai le vertige
je ne sais où aller.
Je voudrais annoncer à haute voix que les bans sont à
annuler, à effacer, à oublier
que je ne suis pas l'heureuse fiancée, la femme qu'on
épouse, la mère prête à élever un enfant.
Je voudrais m'asseoir, là,
sur cette banquette grise
dans ce corridor
pleurer toutes les larmes de mon corps.
Ai-je tort, ai-je raison?
Qui va me le dire?
Les mots tourbillonnent dans ma tête :
Affentheater, singerie, non-sens...
J'entre dans le bureau où le mariage se fera.
L'apparente sortie s'ouvre sur une vie difficile.